

Marta, dix-neuf ans, se pencha en haut du gratte-ciel et, apercevant au-dessous d'elle la ville qui resplendissait dans le soir, elle fut prise de vertige. Le gratte-ciel était en argent, suprême et heureux en ce beau soir très pur, tandis que le vent étirait de légers flocons de nuages, çà et là, sur un fond d'azur absolument  
5 incroyable. C'était en effet l'heure à laquelle les villes sont saisies par l'inspiration et celui qui n'est pas aveugle en a le souffle coupé. De ce faite aérien la jeune fille voyait les rues et la masse des immeubles se contorsionner dans le long spasme du crépuscule et là où finissait la blancheur des maisons, commençait le bleu de la mer qui d'en haut semblait en pente. Et comme de  
10 l'orient venaient les voiles de la nuit, la ville devint un doux abîme grouillant de lumières ; et qui palpitait. Il s'y trouvait les hommes puissants et les femmes plus puissantes encore, les fourrures et les violons, les voitures d'onyx, les enseignes phosphorescentes des boîtes de nuit, les portiques des palais éteints, les fontaines, les diamants, les antiques jardins taciturnes, les fêtes, les désirs,  
15 les amours et au-dessus de tout cela cet enchantement bouleversant du soir qui fait rêver de grandeur et de gloire.

En voyant toutes ces choses, Marta se pencha exagérément par-dessus la balustrade et s'abandonna dans le vide. Elle eut la sensation de planer dans l'air mais elle tombait. Étant donné l'extraordinaire hauteur du gratte-ciel, les rues  
20 et les places, tout au fond, en bas étaient extrêmement lointaines, qui sait combien de temps il faudrait pour y arriver. Mais la jeune fille tombait. Le soleil, qui n'était pas encore complètement couché, fit de son mieux pour illuminer la petite robe de Marta. C'était un modeste vêtement de printemps acheté en confection et bon marché. Mais la lumière lyrique du coucher de soleil le  
25 magnifiait et le rendait presque chic. Aux balcons des milliardaires, des mains galantes se tendaient vers elle, en lui offrant des fleurs et des verres.

« Un petit drink, mademoiselle ? — Gentil petit papillon, pourquoi ne t'arrêtes-tu pas une minute parmi nous ?... » Elle riait, tout en voletant, heureuse (mais en attendant elle tombait toujours) : « Non, merci, mes amis. Je ne peux pas.  
30 Je suis pressée d'arriver. — D'arriver où ? lui demandaient-ils. — Ah ! ne me le demandez pas », répondait Marta et elle agitait les mains en un salut familier. Un grand jeune homme brun, très distingué, allongea le bras pour la saisir. Elle lui plaisait. Mais Marta s'esquiva adroitement :

« Comment osez-vous, monsieur ? » Et elle trouva le temps de lui donner du  
35 bout des doigts une pichenette sur le nez. Les gens de la haute s'occupaient  
donc d'elle et cela la remplit de satisfaction. Elle se sentait fascinante, à la  
mode. Sur les terrasses fleuries, au milieu des allées et venues des valets en  
blanc et des bouffées de chansons exotiques, on parla pendant quelques  
minutes, peut-être moins, de cette jeune fille qui passait (de haut en bas,  
40 suivant un chemin vertical). Certains la jugeaient belle, d'autres comme ci  
comme ça, tous la trouvaient intéressante.

« Vous avez toute la vie devant vous, lui disaient-ils, pourquoi vous pressez-  
vous autant ? Vous avez bien le temps de courir et de vous essouffler. Arrêtez-  
vous un moment auprès de nous, ce n'est qu'une modeste petite réunion entre  
45 amis, mais j'espère que vous vous y plairez quand même. »

Elle s'apprêtait à répondre mais déjà l'accélération due à la pesanteur l'avait  
portée à l'étage inférieur, à deux, trois, quatre étages plus bas ; comme on  
tombe joyeusement quand on a à peine dix-neuf ans ! Certes la distance qui la  
séparait du bas, c'est-à-dire du niveau de la rue, était immense ; moins qu'il y a  
50 un instant, bien sûr, mais toutefois elle demeurait encore considérable. Entre-  
temps, cependant, le soleil s'était plongé dans la mer, on l'avait vu disparaître  
transformé en champignon rougeâtre et tremblotant. Ses rayons vivifiants  
n'étaient plus là pour illuminer le vêtement de la jeune fille et en faire une  
comète séduisante. Heureusement que les fenêtres et les terrasses du gratte-  
55 ciel étaient presque toutes éclairées et leurs reflets intenses la frappaient en  
plein, au fur et à mesure qu'elle passait devant.

Maintenant Marta ne voyait plus uniquement à l'intérieur des appartements des  
compagnies de gens sans souci, de temps en temps il y avait aussi des bureaux  
où des employées en blouses noires ou bleues étaient assises devant de petites  
60 tables, en longues files. Plusieurs d'entre elles étaient jeunes comme elle,  
parfois même davantage et, fatiguées désormais de la journée, elles levaient de  
temps en temps les yeux de leur occupation et de leurs machines à écrire. Elles  
aussi la virent et quelques-unes coururent à la fenêtre.

« Où vas-tu ? Pourquoi une telle hâte ? Qui es-tu ? lui criaient-elles, et on  
65 sentait dans leurs voix quelque chose qui ressemblait à de l'envie. — On  
m'attend en bas, répondait-elle. Je ne peux pas m'arrêter. Excusez-moi. » Et

elle riait encore en voltigeant avec légèreté le long du précipice, mais ce n'étaient plus les éclats de rire d'avant.

La nuit était sournoisement descendue et Marta commençait à sentir le froid. À ce moment, en regardant en bas, elle vit à l'entrée d'un immeuble un vif halo de lumières. De longues automobiles noires s'arrêtaient (à cause de la distance elles n'étaient guère plus grandes que des fourmis) et il en descendait des hommes et des femmes pressés d'entrer. Il lui sembla discerner dans ce fourmillement le scintillement des bijoux. Au-dessus de l'entrée flottaient des drapeaux. Il était évident qu'on donnait là une grande fête, exactement celle dont Marta rêvait depuis qu'elle était petite fille. Il ne fallait surtout pas la manquer. Là-bas l'attendait l'occasion, la fatalité, le roman, la véritable inauguration de la vie. Est-ce qu'elle arriverait à temps ? Avec dépit elle s'aperçut qu'à une trentaine de mètres plus bas une autre jeune fille était en train de tomber. Elle était bien plus belle qu'elle et portait une petite robe de cocktail qui avait de la classe. Qui peut savoir pourquoi elle descendait à une vitesse très supérieure à la sienne, au point qu'en quelques instants elle la distança et disparut en bas, en dépit des appels de Marta. Elle allait – c'est sûr – arriver à la fête avant elle, c'était peut-être un plan calculé d'avance pour la supplanter.

Et puis Marta se rendit compte qu'elles n'étaient pas les seules à tomber. Tout au long des flancs du gratte-ciel d'autres jeunes femmes glissaient dans le vide, les visages tendus dans l'excitation du vol, agitant les mains comme pour dire : Nous voici, nous sommes ici, c'est notre heure, accueillez-nous et faites-nous fête, est-ce que le monde n'est pas à nous ? C'était donc une compétition. Et elle n'avait qu'une pauvre petite robe de rien du tout, tandis que les autres exhibaient des modèles de grands couturiers et que certaines même serraient sur leurs épaules nues de larges étoles de vison. Marta, qui était tellement sûre d'elle quand elle avait commencé son vol, sentait maintenant une sorte de frisson sourdre au plus profond de son être, peut-être était-ce simplement le froid, mais peut-être aussi la peur, l'angoisse de s'être trompée depuis le début sans espoir d'y remédier.

La nuit était presque complètement tombée maintenant. Les fenêtres s'éteignaient l'une après l'autre, les échos de musique se raréfiaient, les bureaux étaient vides, aucun jeune homme ne se penchait plus à la fenêtre

pour lui tendre la main. Quelle heure était-il ? L'entrée de l'immeuble, en bas – entre-temps elle s'en était approchée et pouvait en distinguer désormais tous les détails d'architecture – était toujours illuminée, mais le va-et-vient des automobiles avait cessé. De temps à autre, au contraire, de petits groupes  
105 sortaient par la grande porte et s'éloignaient d'un pas fatigué. Et puis les lampes de l'entrée, elles aussi, s'éteignirent. Marta sentit son cœur se serrer. Hélas ! elle n'arriverait pas à temps pour la fête. Jetant un coup d'œil en l'air, elle vit le sommet du gratte-ciel dans toute sa cruelle puissance.

C'était la nuit noire, les fenêtres encore allumées étaient rares et disséminées  
110 aux derniers étages. Au-dessus du gratte-ciel la première lueur de l'aube s'allongeait lentement. Dans un office du vingtième étage un homme sur la quarantaine était en train de siroter son café matinal en lisant le journal tandis que sa femme faisait le ménage dans la pièce. Une pendule sur le buffet marquait neuf heures moins le quart. Une ombre passa soudain devant la  
115 fenêtre. « Alberto, cria la femme, t'as vu ? Une femme qui vient de passer...

– Comment qu'elle était ? fit-il sans lever les yeux de son journal.

– Une vieille, répondit sa femme, une pauvre vieille toute décrépite. Elle avait l'air épouvantée.

– Toujours comme ça, grommela l'homme. À ces étages-ci, on ne voit passer  
120 que des vieilles. Les belles filles on ne peut les reluquer que tout là-haut vers le cinq centième étage. C'est pas pour rien que ces appartements-là coûtent si cher.

– Oui, mais ici, au moins, observa sa femme, on entend quand elles s'écrasent par terre.»

125 « Jeune fille qui tombe...tombe... » in *Le K*, Dino BUZZATI, 1966.

